

1

Le pays des rêves

Une jeune Vietnamienne rêve de quitter son pays déchiré par la guerre et d'aller vivre en France.

1. Je ne connais de l'occupation française que ce que ma mère m'en a raconté. Elle ne jure que par la France.

Elle admirait beaucoup la prestance des soldats français quand elle était jeune fille et a appris le français grâce à eux. Depuis leur départ, sa lecture favorite demeure le magazine *Paris-Match*. Elle contemple les photos des mondanités parisiennes comme des images d'un paradis où toutes les femmes montent les marches de l'Opéra, vêtues de splendides robes du soir des grands couturiers, au bras de beaux messieurs en smoking. Ces créatures sublimes se nourrissent de petits fours et s'abreuvent de champagne, du bout de leurs lèvres carminées. Leurs seules occupations consistent à courir les cocktails, les vernissages, les premières, les bals et les galas. C'est ainsi, à n'en pas douter puisque les preuves en couleurs sont renouvelées chaque semaine, que vivent tous les habitants de ce pays de cocagne sophistiqué.

2. Si ma mère admire les Françaises, moi je suis éblouie par les Français. Je ne suis pas encore à l'âge auquel les hormones dictent leur loi, mais à celui où les contes de fées forgent l'imaginaire. Dans ma petite tête, les visages glanés au fil des pages se fondent pour n'en former qu'un, celui du Prince Charmant qui ne peut être que français. La



preuve, dans mon livre de contes il s'appelle Philippe.

3. Plus tard, quand je serai grande, je partirai pour la France et j'épouserai un Français, si possible un Parisien. Il aura les cheveux clairs, les yeux bleus, il sera grand, bien découplé et fera de moi la plus heureuse des femmes. J'ai couru après ce rêve pendant près de quarante ans, et je l'ai finalement rattrapé. C'est lui qui m'a donné le courage de m'enfuir et la volonté de survivre. Comme quoi il ne faut pas gronder les enfants qui rêvassent le nez en l'air.

4. En attendant d'aller chercher mon prince au-delà des mers, je guette la sortie du lycée français dont je contemple les élèves comme s'il s'agissait d'être supérieurs daignant fouler le même sol que moi. Les Américains ne produisent pas autant d'effet sur mon imagination galopante. Même s'ils sont en moyenne plus grands et plus athlétiques, ils ne possèdent pas cette distinction innée que j'attribue, peut-être abusivement, au moindre ressortissant de l'Hexagone. Comme si chacun d'entre eux possédait les gènes du Roi-Soleil et de Coco Chanel ou du Général de Gaulle et de la marquise de Montespan. Les Américains ont un « way of life », les Français ont inventé l'art de vivre. Je choisis mon camp sans l'ombre d'une hésitation.

La fille de coeur, Anh-Dao Traxel (2006)

jurer – to swear

grâce à – thanks to

s'abreuver de – to drink

un vernissage – a painting exhibition

pays de cocagne – rich country

éblouir – to dazzle

s'enfuir – to run away

fouler – to walk on

un ressortissant – a citizen

1. (i) Relevez dans la **première section** la phrase qui montre que la mère d'Ahn-Dao ne s'intéresse pas seulement aux textes dans le magazine.
(ii) Selon la mère d'Ahn-Dao, que mangent et boivent les parisiennes ? (**Section 1**)
2. (i) A quels événements sociaux les parisiennes assistent-elles ? (**Section 1**)
(ii) Trouvez la phrase qui prouve que *Paris-Match* est un magazine hebdomadaire. (**Section 1**)
3. La **seconde section** nous apprend qu'Ahn-Dao, au moment décrit dans ce passage, est :
A une toute petite fille
B une jeune adolescente
C une jeune femme mariée
D une vieille dame.
4. (i) Trouvez dans la **troisième section** (a) un pronom personnel et (b) le nom auquel il se réfère.
(ii) Relevez la phrase qui montre que le rêve d'Ahn-Dao est finalement devenu réalité. (**Section 3**)
5. (i) Comment Ahn-Dao compare-t-elle le physique des Américains à celui des Français ? (**Section 4**)
(ii) Quelle expression Ahn-Dao utilise-t-elle pour parler d'un Français ordinaire ? (**Section 4**)
6. With reference to this passage, do you think that Ahn-Dao has developed a realistic notion of French people and their way of life from reading the magazine *Paris-Match*? (50 words)

2 Le vieillard

1. César Soubeyran approchait de la soixantaine. Ses cheveux, rudes et drus, étaient d'un blanc jaunâtre strié de quelques fils roux ; de noires pattes d'araignées sortaient de ses narines pour s'accrocher à l'épaisse moustache grise, et ses paroles sifflotaient entre ses incisives verdâtres que l'arthrite avait allongées.

Il était encore robuste, mais souvent martyrisé par « les douleurs », c'est-à-dire par un rhumatisme qui chauffait cruellement sa jambe droite ; il soutenait alors sa marche en s'appuyant sur une canne à poignée recourbée, et se livrait à des travaux des champs à quatre pattes, ou assis sur un petit escabeau.

2. ...il avait sa part de gloire militaire. A la suite d'une violente querelle de famille – et peut-être aussi, disait-on, à cause d'un chagrin d'amour –, il s'était engagé dans les zouaves, et il avait fait la dernière campagne d'Afrique, dans l'extrême sud. Deux fois blessé, il en était revenu, vers 1882, avec une pension et la médaille militaire, dont le glorieux ruban ornait son veston des dimanches.

Il avait été beau jadis, et ses yeux – restés noirs et profonds – avaient tourné la tête à bien des filles du village, et même d'ailleurs... Maintenant, on l'appelait le Papet. Le Papet, d'ordinaire, c'est le



grand-père : or, César Soubeyran ne s'était jamais marié, mais il devait ce titre au fait qu'il était le plus vieux survivant de la famille, en sommes un « Pater Familias », détenteur du nom et de l'autorité souveraine.

3. Il habitait la grande vieille maison des Soubeyran, au plus haut des Bastides, près de l'aire éventée qui dominait le village...

...Les volets, selon la tradition de la famille, étaient repeints en bleu clair chaque année. De plus, la réputation bourgeoise des Soubeyran était solidement établie sur le fait qu'au lieu de

déjeuner dans la cuisine, comme tout le monde, ils avaient toujours pris leurs repas dans une pièce spéciale, la « salle à manger », où l'on pouvait admirer une petite cheminée citadine qui ne tirait pas très bien, mais qui était en marbre véritable.

4. Le Papet y vivait tout seul, avec une vieille servante sourde et muette, et de plus têtue comme un âne rouge : elle feignait de n'avoir pas compris les ordres qui ne lui plaisaient pas, et n'en faisait qu'à sa tête. Il la supportait à cause de ses talents de cuisinière, et de son grand courage au travail. Surtout, il n'y avait pas à craindre qu'elle écoutât aux portes, ni qu'elle fit des commérages.

Jean de Florette, Marcel Pagnol (1988)

un fil – a thread

siffloter – to whistle

s'appuyer – to lean on

un escabeau – a stool

jadis – in the old days

têtu-e – stubborn

des commérages – tittle-tattle

1. (i) Quand il était jeune, quelle était la couleur des cheveux de César ? **(Section 1)**
(ii) Citez la phrase qui montre que César n'avait pas une bonne dentition. **(Section 1)**
2. (i) D'où souffrait César ? **(Section 1)**
(ii) Il habitait :
A au centre-ville
B au bord de la mer
C à la campagne
D dans la banlieue. **(Section 1)**
3. (i) César s'était engagé volontaire dans l'armée pour **deux** raisons probables. Lesquelles ? **(Section 2)**
(ii) Relevez l'expression qui montre que, dans sa jeunesse, César avait eu du succès avec les femmes. **(Section 2)**
4. (i) Relevez l'expression qui indique que les Soubeyrans avaient été une famille riche. **(Section 3)**
(ii) Trouvez un adverbe dans la **troisième section**.
5. (i) César gardait sa vieille servante parce qu'elle avait **deux** qualités. Lesquelles ? **(Section 4)**
(ii) Dans la **quatrième section**, trouvez un adjectif féminin singulier.
6. With reference to the text, show that César had a glorious youth but a miserable old age. (50 words)

SAMPLE

3 L'évasion

Jeanne, sa mère et sa nièce Michèle sont évacuées de leur maison par des soldats allemands.

1. Les résistants. Jeanne se revoit soudain deux ans auparavant, un matin d'août 1944. Vers huit heures, des coups de feu avaient claqué, secs, irréguliers. Les maquisards attaquaient les Allemands restés dans la ville. Le père de Jeanne était déjà parti travailler. Sa mère avait sorti par réflexe la petite valise contenant les papiers de la famille. Soudain, des voix rageuses à la porte de l'immeuble : « Raus ! Raus ! » Les Allemands vidaient la maison de ses occupants. Allaient-ils passer le bâtiment au lance-flammes ? Jeanne et sa mère s'étaient précipitées dehors après avoir saisit la ration de pain de la journée sur la table. Sur le trottoir, les voisins massés s'affolaient. Une locataire malade avait été tirée du lit en chemise de nuit et grelottait dans une couverture. Le troupeau s'était ébranlé, entouré de soldats allemands furieux et déjà noirs de poudre. Une progression lamentable, sous l'oeil des maquisards embusqués aux carrefours.

2. N'allaient-ils pas prendre les habitants pour des collaborateurs ? « Ils vont nous tuer, ils vont nous tuer ! » répétait un otage. Les autres étaient restés silencieux. La mère de Jeanne essayait de protéger sa nièce et sa fille comme elle pouvait. Jeanne regardait autour d'elle les visages terreux, les vêtements en désordre. Personne n'avait songé à se révolter ou même à s'enfuir.

3. Le groupe fut entassé dans l'étroite Rue de la Poste pleine de soldats allemands exténués. Des cris : « Si nous kaput, vous kaput ! » Des balles sifflaient. « Marie est blessée ! » Une adolescente brune venait d'être atteinte au mollet. Les Allemands avaient du mal à détacher l'épicier de ses deux enfants qui s'accrochaient à lui. Quelques heures plus tard, chargé

par les assiégés d'agiter le drapeau blanc de la reddition, il serait tué par une balle perdue. Jeanne et les autres avaient été poussés dans une maison où régnait une forte odeur de gaz. L'attente fut interminable. Sur le visage brun d'un homme accompagné d'une dame âgée, la sueur coulait lentement. La mère de Jeanne lui souffla : « Je crois que ce sont des Juifs ».

4. La vieille dame dut s'asseoir. On lui proposa un petit verre de rhum qu'elle vida d'un trait. Les Allemands décidèrent de sortir de la ruelle, protégés par leurs otages, et de rejoindre leurs véhicules à l'extrémité de la ville. Les hommes du maquis suivirent des yeux le cortège sans broncher. A un carrefour, Jeanne et sa mère, traînant sa nièce par la main, s'élancèrent. Quittant la route, elles coururent toutes les trois comme jamais, la petite Michèle perdant ses sandales, sa mère lui serrant la main à la briser. Elles étaient sauvées. La terreur ne les envahit qu'après.

L'institutrice, Claire Chazal (1997)



un maquisard – a resistance fighter	la reddition – surrender
raus! – out! (in German)	la sueur – sweat
se précipiter – to rush	broncher – to move
un carrefour – a crossroads	

1. (i) Relevez **deux** détails qui montrent que cette aventure se passe tôt le matin. **(Section 1)**
(ii) Nommez **deux** choses importantes que Jeanne et sa mère ont prises avant de quitter leur maison. **(Section 1)**
2. Comment les Allemands pouvaient-ils détruire les maisons ? **(Section 1)**
3. (i) Qu'est-ce que les victimes auraient pu faire au début de l'évacuation. Relevez **deux** actions. **(Section 2)**
(ii) Trouvez dans la **seconde section** un verbe au plus-que-parfait.
4. (i) Les soldats allemands ont demandé à l'épicier :
A d'annoncer leur capitulation
B de s'accrocher à ses enfants
C de tuer des maquisards
D de détacher ses enfants prisonniers. **(Section 3)**
(ii) Comment l'épicier a-t-il trouvé la mort ? **(Section 3)**
5. (i) Qu'est-ce qu'on a donné à la vieille dame pour qu'elle retrouve un peu de force ? **(Section 4)**
(ii) Citez l'événement qui a ralenti la course des femmes quand elles s'échappaient. **(Section 4)**
6. Using elements from the text, describe the cruel treatment that civilians received during the war. (50 words)

SAMPLE

4

A l'École en Kabylie

La Kabylie est une province d'Algérie. L'auteur, un jeune berger kabyle, doit aller à l'école de son village pour étudier le Coran.

1. C'est avec regret que j'acceptai d'aller à l'école coranique que quelques villageois de bonne volonté ouvrirent alors à la mosquée. Ils en confièrent la responsabilité à un petit cheikh sec, enturbanné, les yeux exorbités, les mains fines et blanches. Son burnous immaculé sur les épaules, il marchait en balançant la tête, semblant, par son expression, narguer ces paysans aux allures primitives.

Dès les premiers jours de classe, le cheikh tint à mettre les choses au point. Il nous fit tous asseoir sur les nattes d'alfa, bien alignés, bien d'aplomb. Il prit son air le plus cérémonieux et nous débita toute une tirade sur notre ignorance, notre nature sauvage, inaccessible à l'étude des préceptes de l'Islam...

Puis il devint menaçant : « Moi, je viens à bout des élèves les plus coriaces » et, aussitôt, il tira de son burnous un bâton d'olivier flexible. « J'en viendrai à bout », répétait-il en brandissant son morceau de bois.

2. Alignés côte à côte comme des statuettes, nos tablettes entre les mains, nous passions des journées entières à psalmodier des versets du Coran auxquels nous ne comprenions rien, puisque nous ne parlions que le kabyle, idiome berbère qui n'a rien à voir avec l'arabe. Peu importaient le contenu, la signification, l'esprit des enseignements du Prophète ; ce qui intéressait le cheikh, c'était ce que pouvait emmagasiner notre mémoire en kilomètres de sourate.

3. Certains élèves souffraient le martyr, surtout ceux qui avaient un faible pour la sieste ; le refrain des voix enfantines était pour eux une

véritable berceuse ; leurs yeux se voilaient et ils s'effondraient sur la natte. L'imam devenait alors hystérique. Ivre de colère, il faisait taire le concert des voix, se saisissait de son bâton et, sans aucune retenue, frappait, avec une énergie dont on ne l'aurait pas cru capable, le malheureux qui sommeillait. Celui-ci, réveillé par ce brutal assaut, ne comprenait pas toujours très bien ce qui lui arrivait. La face impitoyable du cheikh montrait une joie sadique de voir souffrir les gens. Terrifié, l'élève tendait docilement la plante des pieds. Le cheikh, sans pitié, lui appliquait vigoureusement la *falaka*, les quinze ou vingt coups de la flagellation. Sa besogne terminée, essoufflé, il regagnait son tapis et reprenait le Livre Saint. Les yeux pleins de larmes, les pieds rouges et bientôt gonflés, l'enfant tentait tant bien que mal de dissimuler sa douleur.

4. En plus des châtiments corporels que nous subissions chaque jour s'ajoutaient toute une série de tâches au bénéfice de notre vénéré cheikh et imam : corvée d'eau, de bois, nettoyage de la mosquée, de la maison du maître, etc. Dès son arrivée au village, il nous imposa une dévotion à Dieu sans pareil : les cinq prières quotidiennes, et tous les sacrifices qu'elles entraînent. La discipline et la vie sédentaire infligées par l'imam tyrannique me pesaient chaque jour davantage. La liberté de mes mouvements, les grands espaces auxquels j'étais habitué me manquaient terriblement. Je rêvais de grands vents, d'évasion. Déjà, nombre de mes camarades fuyaient l'univers carcéral du cheikh.

Confessions d'un immigré, Kassa Houari (1988)

un berger – a shepherd

un burnous – a coat

narguer – to tease

une natte – a rug

coriace – tough

une sourate – a line in the Koran

une berceuse – a lullaby

s'effondrer – to collapse

sommeiller – to sleep

une besogne – a task

falaka – whipping of the feet

dissimuler – to hide

une corvée – a chore

1. (i) Relevez **deux** expressions qui indiquent que le cheikh n'avait pas l'habitude du travail à la campagne. **(Section 1)**
 (ii) Avec quoi le cheikh avait-il l'intention de punir ses élèves ? **(Section 1)**
2. (i) Pourquoi les élèves ne comprenaient-ils rien à leurs leçons ? **(Section 2)**
 (ii) A cette école, les élèves n'avaient pas besoin de comprendre. Que devaient-ils faire ? **(Section 2)**
3. (i) L'imam se mettait en colère quand... :
 A les élèves récitaient mal le Coran
 B tous les élèves faisaient la sieste
 C les élèves chantaient une chanson enfantine
 D l'un des élèves fermait les yeux pour dormir.
 (ii) Pour quel élève le cheikh n'avait-il pas de pitié ? **(Section 3)**
 (iii) Citez la phrase qui montre que le cheikh prenait grand plaisir à punir ses élèves. **(Section 3)**
4. (i) Relevez **deux** phrases qui montrent que l'élève battu souffrait beaucoup. **(Section 3)**
 (ii) Trouvez dans la **troisième section** un pronom personnel et le nom auquel il se réfère.
5. (i) En plus de leurs obligations purement scolaires, quels autres « devoirs » les écoliers devaient-ils faire ? **(Section 4)**
 (ii) Quelles étaient leurs obligations religieuses ? **(Section 4)**
6. Do you think that the narrator was happy at school? Support your opinion with reference to the passage. (50 words)

